

le cinéma des Cahiers

TCHAO PANTIN

France 1983 - 100 mn

Réalisateur : Claude Berri

Acteurs : Coluche, Agnès Soral, Richard Anconina
P. Létard

Un trafic de drogue, des motos en gros plans, une bande de punks grotesques, quelques morts et beaucoup de solitude, tous les ingrédients sont là pour faire un film "branché" certes, mais attachant.

Tchao Pantin c'est une histoire banale et tragique servie par de très bons comédiens. Coluche tout d'abord, méconnaissable ; en pompiste de nuit, cheveux crantés, profil de saurien, engoncé dans son bleu de travail on le voit, derrière les vitres glauques de son garage, errer, tel un somnambule, la bouteille de rhum à portée de main.

Un regard un peu plus appuyé, quelques questions brèves "c'est déjà beaucoup pour un homme qui n'a parlé à personne depuis cinq ans" et Youssef Ben Soussan (R. Anconina) jeune dealer minable voleur de mobylettes, est adopté. L'univers dangereux dans lequel il évolue provoque chez Lambert (Coluche), terreur et fascination. La leçon de morale est brutale mais ne résiste pas à l'à-propos de l'adolescent qui renvoie son "père d'occasion" à son alcoolisme "entreprise de mort lente". Etrange complicité qui se passe de mots et de gestes mais qui reste bien palpable, et constitue une des réussites du film.

La mort tragique de son fils adoptif, victime d'un règlement de compte, amène Lambert à changer d'attitude : redevenu tonique, il endosse son ancienne tenue de policier et entreprend avec une application presque artisanale de remonter la filière pour venger ses deux "fils" : le sien est mort cinq ans plus tôt d'une over-dose.

Lola, une jeune fille punk qui a connu Ben Soussan, l'accompagne dans son rôle de justicier ; d'abord irritée par la personnalité de Lambert, chez qui elle a senti le "flic", elle parvient peu à peu, non sans maladresse, à l'appivoiser, mais ne freinera pas la pulsion de mort à laquelle il semble obéir...

Cette seconde rencontre de deux solitudes est, là encore, interprétée et filmée avec justesse. Absence de chiqué dans l'interprétation d'Agnès Soral (Lola) chez qui langage et attitude sont parfaitement naturels.

Enfin, malgré quelques imperfections et facilités de scénario, Tchao Pantin a une autre qualité, celle de bouleverser la répartition quelque peu manichéenne des personnages, propre au film policier.

Rejetant chacun sa défroque sociale, le policier, le vendeur de drogue ou la jeune punk apparaissent nus et fragiles et deviennent attachants sitôt qu'ils se comportent plus selon un code établi. A cela s'ajoute le réalisme des décors urbains noyés de pluie ou des intérieurs sordides tels qu'on peut les voir dans des films du même genre : "Neige" de J. Berto ou "Série Noire" d'A. Corneau. Dans ce domaine Zola n'aurait peut-être pas fait plus noir et plus désespéré...

Pour tout cela l'analyse et le débat me semblent possible dès la classe de 3^e.

M. Lafont.

VIDEO-CASSETTE

LA DROLESSE

Réalisateur : Jacques Doillon

Français - 1979 - Couleurs - 90 mn

Acteurs : Madeleine Desdevises, Claude Hébert

Un fait divers : rencontre de deux laissés pour compte, François, 17 ans, ouvrier agricole, simple d'esprit, ignoré par ses parents qu'il nomme "les patrons", kidnappé sur sa mobylette ; Madeleine, 12 ans, elle aussi rejetée par sa mère. Enlèvement pour rire sans motivations financières ou sexuelles. L'aventure sera vécue au fond d'un grenier sous l'œil aveugle d'un vieil appareil photo transformé en caméra qui enregistre tout, et dont le géôlier pas plus que le spectateur ne saura que faire de sa victime...

"Je te rendrai à ta mère quand tes boutons seront guéris". C'est la seule justification de l'enlèvement que François, assez pris au dépourvu, donne à sa prisonnière. Celle-ci, étonnée mais consentante, subit d'abord la situation puis en découvre les avantages, et transforme cette prise d'otage en jeu dont elle impose les règles.

Dans une suite de séquences à huis-clos et menées en tête-à-tête, Madeleine improvise intuitivement toute une série de personnages : tantôt petite fille "j'ai décidé de t'appeler papa" elle dessine à la craie la maison dont elle rêve avec un placard où mettre les choses qui ennuient, puis se met en colère, tape du pied, boude, menace de s'enfuir. Quand elle sent qu'elle est allée trop loin, elle se fait tendre, déjà femme "viens on va se câliner", réclame un bébé car elle s'ennuie ou organise un festin à base de conserves et de gâteaux secs "y a juste les fleurs qui manquent".

François s'applique à être un partenaire à la hauteur et prend au sérieux son rôle de géôlier-grand-frère-mari pour rire. Il veille aux études, "c'est le calcul qui compte si tu n'as pas ton C.E.P.", gronde, réprimande. "Il faut que tu files doux, ici c'est moi qui commande", mais il se laisse aller à poser sa tête sur les genoux de son amie, "si ma mère me voyait !" et court se cacher au cimetière pour écrire des poèmes.

Outre ces portraits de deux adolescents qui réinventent la tendresse avec des gestes et un langage dénués de stéréotypes, le film insiste aussi sur le tableau d'un monde adulte hostile et froid entièrement recréé par les héros et par cela même non caricatural : institutrice ennemie du rêve, mère bourrue repoussant sa fille, "ne me touche pas", paysans muets et renfrognés, terrés au fond de leur cuisine, tous ces personnages annoncent la brutalité du dénouement et l'incompréhension totale dont seront victimes François et Madeleine.

Conformément au contrat qu'il s'était lui-même fixé le géôlier libère sa prisonnière en lui confiant comme ultime cadeau un élastique sur lequel il a écrit "je pense à toi". Ellipse du récit et surgissement brutal de la dernière séquence. Ceux-là même qui voulaient sauver Madeleine vont en quelque sorte la tuer pour que tout rentre dans l'ordre. On voit celle-ci, inanimée dans les bras de son ami au cours de la reconstitution du délit pour enlèvement de mineure et qui murmure simplement "j'ai l'impression que je suis morte". Tout autour des policiers... des adultes s'agitent... Affaire classée...

Histoire sobre mais intense. Interprétation remarquable des deux héros. Volonté du cinéaste d'aller au-delà de l'apparente banalité du fait divers en filmant ce qu'on ne voit jamais. La caméra attentive, mise en scène tout en nuances, dialogue authentique, autant de qualités qui permettent d'amorcer le débat avec les élèves dès la classe de 4^e.

M. Lafont.

SALE RÊVEUR

Film français - 1978

Couleurs - 90 mn

Réalisateur : J.-M. Perier

Acteurs : J. Dutronc, M. Bénichou

Léa Massari, Jean Bouise

Un univers en marge, lugubre, sorte de bidonville parsemé de plaques de mazout, de carcasses de voitures, de montagnes de pneus. Au centre un hangar qui rassemble quatre paumés, ceux qu'on appelle le quart monde... Il y a là Jérôme (J. Dutronc), 20 ans, fruit de l'orphelinat et de la maison de redressement ; blouson de cuir, lunettes noires, rasoir, il joue les durs et rêve que tout est possible : devenir célèbre au cinéma, tomber amoureux d'une princesse, s'enrichir, vivre dans une belle maison ; vétilleux et passif, il s'entête dans ses illusions au fur et à mesure qu'elles s'effondrent, ratant tout, jusqu'à son suicide... Mais le voulait-il vraiment ? (magnifique séquence où couché sur les rails il attend la délivrance. Le train passe... sur la voie à côté ! Erreur d'aiguillage, symbole de toute son existence !).

Le compagnon avec lequel il organise les cascades du dimanche est un être souffreteux, vaincu d'avance : Taupin (M. Bénichou) n'a jamais rêvé !

Robert, l'ancêtre (J. Bouise), aigri et dévoré par l'alcool, n'attend plus "qu'une bonne guerre bien sale". Enfin Josèphe (Léa Massari), propriétaire des lieux, substitut de la mère, amante occasionnelle de Jérôme, nourrit tant bien que mal cette étrange famille, gardant au fond d'elle-même son rêve de petite fille, "devenir hôtesse de l'air".

Pourquoi ces personnages se trouvent-ils là ? Quels sont leurs antécédents ? Le film ne le dit pas, se contentant de peindre une communauté en détresse où les membres ont échoué plus par instinct de survie que par véritable affinité. Rapports rudes, agressifs, parfois violents, mais chaleur aussi, fraternité du désespoir, existence médiocre mais absence de solitude. Et c'est une réussite du réalisateur que de l'avoir si bien exprimé.

Ce film est un constat, ne prétend pas donner de réponses ou d'interprétations à la situation des personnages. L'interrogation demeure : c'est ce qui fait sa richesse. Marginalité, rêve réalisé ou inabouti, solitude et fraternité, film sur les petits enfants du siècle pour qui la vraie vie est ailleurs, autant de raisons de plaie à des élèves dès la classe de 3^e.

M. Lafont.

cahiers
pédagogiques